

LETTRE

AV

RIGHT HONORABLE W. E. GLADSTONE,

MEMBRE DU PARLEMENT BRITANNIQUE.

(PAR JULES GONDON.)

(Suite et fin.)

Lord Aberdeen vous désavoue donc, et vos Lettres sont mensongères jusque dans leur titre ! Cette circonstance expliquera aux lecteurs impartiaux la différence de ton qui existe entre la première et la seconde de vos épitres. Dans l'une, vous dénoncez hardiment ; vos accusations sont affirmatives ; dans l'autre, au contraire, vous ne maintenez plus que "la vérité générale" de vos assertions et même leur probabilité générale ! Les détails perdent toute importance à vos yeux, et cherchant à obtenir le pardon de lord Aberdeen, vous lui tracez le tableau de l'atmosphère générale de l'Italie, en lui dénigrant la police autrichienne en Lombardie. Ce sont les arguments sur lesquels vous vous rejetez pour appuyer la *probabilité générale* de vos assertions !

Si je m'engage dans l'appréciation des probabilités générales, je ne vois pas qu'elles vous soient plus favorables que les faits particuliers. Pour quiconque connaît la situation du royaume de Naples, le caractère et les antécédents des hommes qui jouissent de la confiance de Ferdinand, l'improbabilité de vos allégations saute aux yeux les moins clairvoyants.

Les membres du gouvernement napolitain offrent des garanties sérieuses contre vos accusations. Les ministres du roi de Naples sont autant de preuves vivantes de vos enluminures.

Dites-moi lequel des membres du cabinet napolitain serait capable de prêter son concours au système infâme que vous dénoncez ?

C'est en vain que je fouille dans les antécédents du marquis Fortunato, du général d'Ischitella, du général Carnocosa, du général Filangieri, de M. d'Urso et Longobardi. Tous les membres de ce gouvernement, que vous représentez comme FRANÇAISE, FÉROCE, IMMORAL et IMPUR, appartiennent à l'école politique dite libérale. Plusieurs sont Français par leur éducation et leurs sentiments.

Deux d'entre eux ont été blessés au service de la France, qui, en retour du sang versé pour sa gloire, a placé sur leur poitrine le signe de l'honneur. A qui donc espérez-vous persuader que des généraux élevés à la grande et noble école de l'Empire consentent jamais à échanger leur épée pour le glaive du bourreau ? Le président du conseil, le marquis Fortunato, est l'artisan de sa fortune ; il doit sa haute position à l'intelligence et au travail, qui l'ont tiré des derniers rangs de la société pour en faire le sujet le plus rapproché du trône. Il n'est pas un des ministres du roi de Naples qui ne préférât l'exil ou la mort au rôle ignoble de servir un tyran qui puiserait ses jouissances dans les larmes, la misère, la douleur et l'oppression de ses sujets ! Le gouvernement napolitain est aux mains de la bourgeoisie, élevée et anoblée par son mérite, que le Roi sait récompenser. Car, ne vous y trompez pas, Monsieur, si la direction des affaires publiques est confiée à des hommes sagement libéraux, le roi Ferdinand est, en fait d'idées qui courent le monde sous le nom de *progressives*, le plus avancé des Napolitains.

Depuis son avènement au trône, le roi des Deux-Siciles n'a pas cessé de déployer une activité des plus intelligentes. Vous savez, Monsieur, dans quelle triste situation se trou-

vait le royaume de Naples quand la couronne vint ceindre son front. Tout était à créer dans ses Etats. Or, après vingt années de règne, il vous serait difficile de préciser un seul des grands intérêts publics qui soit en souffrance. Ni la jeunesse, ni l'éclat de la cour, ni les séductions qui entourent un monarque, n'ont détourné Ferdinand de l'application qu'il n'a cessé d'apporter aux affaires publiques. Il est arrivé à reconstituer les diverses branches de l'administration, à introduire dans ses Etats la plupart des améliorations matérielles dont s'enorgueillissent la France et l'Angleterre, à rétablir l'ordre dans les finances, et à réorganiser une armée qui lui a prouvé son attachement dans la crise de 1848. Qui, les finances napolitaines sont les plus prospères des divers Etats de l'Europe, et un emprunt, fait il y a quelques mois, est coté à 91 75, quand la rente est à 91 60 en France, et au dessous de 80 pour le Piémont ! Pourrait-on offrir aux conservateurs un argument plus décisif ?

Dites-moi, Monsieur Gladstone, à quelle époque le royaume de Naples a-t-il joui d'une prospérité générale plus grande ? Cette situation est d'autant plus facile à constater que jamais les Etats napolitains n'ont été parcourus par un nombre d'étrangers plus considérable qu'en ce moment. Savez-vous que tandis que votre Irlande voyait, dans ces dix dernières années sa population, diminuer de près d'un quart, celle des Etats napolitains augmentait de plus d'un dixième ! Enfin, Monsieur, pensez-vous que la voix impartiale de l'histoire ne tiendra aucun compte à Ferdinand II d'avoir su résister au mouvement révolutionnaire qui a emporté le trône de Louis-Philippe, ébranlé celui de Frédéric, et qui a menacé un instant d'une dislocation complète le vieil empire d'Autriche ? La révolution qui triomphait en Italie et chassait le Pape de ses Etats, a rencontré à Naples une digue contre laquelle elle est venue se briser. Ferdinand, appuyé sur l'armée qu'il a formée, a été le premier Souverain de l'Europe qui ait fait reculer le torrent démagogique. C'est un titre à la haine des mazziniens ; mais comment cette conduite et ce succès ne seraient-ils pas un titre d'estime aux yeux des conservateurs d'Angleterre ? Il semble même que dans cette crise, qui décida du sort de la monarchie napolitaine, le dévouement de l'armée ait fait violence à son Roi, qui, entendant le bruit de la fusillade, n'éleva la voix que pour commander l'indulgence : "Epargnez mes sujets égarés, s'écriait Ferdinand ; faites des prisonniers ; mais ne les tuez pas !" Une fois la révolte vaincue, bien que les chefs du complot et de l'insurrection fussent connus, la justice mit une lenteur extrême à arrêter les coupables. En soupçonnez-vous la cause ? — C'est qu'il répugnait au Roi de voir mettre en jugement des hommes qui avaient pris part à ses conseils ou qui avaient eu l'honneur de faire partie de la Chambre des Députés. Si quelques-uns, en très petit nombre, ont été arrêtés, c'est qu'ils se sont crus assez puissants pour faire trembler la justice : Poerio est de ce nombre. Il a voulu comparaitre devant la grande Cour afin de transformer sa sellette en tribune ; il a sacrifié sa liberté à la cause de la Révolution, qu'il a cru servir en subissant un jugement contradictoire. Mais quand au Roi, il ne formait d'autre vœu que de voir les chefs de la révolte se soustraire aux rigueurs des lois par la fuite.

Ferdinand, qui pousse souvent la bonté jusqu'à la faiblesse, est d'ailleurs animé de sentiments religieux qui offrent à ses sujets des garanties sérieuses contre l'arbitraire et les actes odieux que vous reprochez à son gouver-

nement. Il est des iniquités qui ne sauraient s'accomplir sous le sceptre d'un roi chrétien et vertueux : celles que vous flétrissez appartiennent toutes à cette catégorie.

Le travail auquel je me suis livré pour vous répondre, l'étude que j'ai dû faire de Ferdinand comme homme et comme souverain, m'ont convaincu de deux choses : la première, c'est qu'aucune fois les clameurs apaisées et les mauvaises passions calmées, le gouvernement napolitain aura à se féliciter du service que vous lui aurez rendu, en fixant sur ses actes l'attention de l'Europe ; la seconde, c'est que je disais vrai en proposant, au début de cette polémique, Ferdinand comme le modèle des souverains. Ces paroles répétées avec ironie par les mille échos de la presse révolutionnaire de l'Europe et dérisoirement stéréotypées dans leurs colonnes, n'étaient que justes, et elles resteront. Qui, jo m'étais renfermé dans les limites de la vérité la plus rigoureuse, en appelant Ferdinand II LE PLUS DIGNE ET LE MEILLEUR DES ROIS !

JULES GONDON.

PROTESTANTS, RONGISTES ET JUIFS

A MAYENCE.

Et quelle marque a-t-il que n'ait tout homme qui voudra se dire prophète ?
L'état où l'on voit les juifs est encore une grande preuve de la religion.
PASCAL. (Pensées.)

On compte à Mayence 40,000 âmes environ, et sur cette population, vous avez tout au plus 5,000 protestants et 2,000 juifs ; ce qui fait qu'entre les principales villes de l'Allemagne, Mayence est une de celles où le catholicisme est le plus dominant et où, grâce aux saints et nombreux exemples donnés par le clergé de la ville et par son vénérable pasteur, Mgr Baron de Ketteler, la foi, la piété, ainsi que la pratique de toutes les vertus chrétiennes, produisent, au dedans comme au dehors de Mayence, les plus salutaires effets.

Le protestantisme et l'isralisme ne figurent et ne valent donc dans ce complot que comme éléments, et non comme forces vives, et ce qu'ils offrent de particulier, c'est qu'entre eux est intervenue vers ces derniers temps, sous forme de *trait-d'union*, une doctrine nouvelle, le rongisme, qui s'est donné l'ambitieuse mission de les rapprocher et de les concilier dans un fraternel syncrétisme.

Ronge a commencé par dire aux protestants :

"Vous, enfants de Luther, soyez les premiers à m'entendre ; je vous apporte une parole nouvelle qui renferme toute la vérité."
Luther, ce grand réformateur du papisme, a beaucoup fait, sans doute, si nous regardons "à temps où il a vécu et aux difficultés de toute nature qu'il a dû surmonter pour venir à ses fins ; mais Luther n'a soulevé qu'une partie du voile qui couvrait tant d'erreurs et de superstitions, et malgré les dissidences profondes qui séparent les deux doctrines, il a trop retenu de la formule romaine, en laissant au sommet de son institution le mystère de la Trinité, la virginité de Marie et le dogme de la divinité du Christ.
"De sorte qu'étant si près de la vérité, Luther n'a pas pu ou n'a pas voulu la conquérir tout entière, et il est resté et il vous a laissés par conséquent avec la plus grosse partie des erreurs et des mensonges de l'Eglise romaine."

Puis, s'adressant aux enfants d'Israël, Ronge leur a dit :

"Vous qui fûtes, aux premiers temps de la vie humaine, le véritable peuple de Dieu, qui avez gardé pieusement, fidèlement, à travers les siècles, et la mémoire du Seigneur et l'antique foi de vos pères, Abraham, Isaac et Jacob ; qui attendez encore le Messie promis par vos prophètes à vos espérances et à toutes vos longues épreuves, écoutez, vous aussi, et croyez en ma parole :
"Le Christ est déjà venu sur la terre ; il était véritablement l'envoyé de Dieu, comme l'ont été avant et après lui Moïse, Elie, Socrate, Platon, Jean Huss, Jérôme de Prague, Jordan Bruno, Savonarola, Gallée et tant d'autres libres penseurs, martyrs et confesseurs de la philosophie et de la liberté."
Mais Christ, qui avait le nom de Jésus, n'était qu'un simple mortel ; quoique le plus doux, le plus sage et le plus saint des hommes, et accomplissant une mission providentielle et divine, il était venu de l'homme et de la femme.

" Vos pères ne l'ont pas connu, parce que sa naissance fut obscure et sa vie pauvre ; parce qu'il annonçait des croyances et une morale qui frappaient au cœur les idées, les coutumes, la religion, les principes de votre nation ; parce qu'il venait témérairement troubler vos prêtres, les scribes et les pharisiens, dans la paisible jouissance de tous les biens que leur assurait la loi de Moïse : c'est pourquoi ils amentèrent le peuple contre lui, ce même peuple pour lequel il était venu et qu'il voulait affranchir, en l'appelant à une vie meilleure et plus conforme à ses hautes destinées, et Christ fut mis en croix sur le Golgotha.

"Mais vous, enfants d'Israël, vous n'êtes pas solidaires de la faute de vos pères ; vos pères, d'ailleurs, ne sont pas déicides ; Christ n'était point Fils de Dieu ; un Dieu ne se laisse pas cloquer sur une croix.

"Quand la vérité paraît sur la terre, les hommes qui n'en aiment pas l'approche, à cause de leurs vices et de leurs passions, la méconnaissent et la condamnent tantôt à boire la ciguë avec Socrate, tantôt à mourir sur la croix avec Jésus, d'autres fois à périr sur un bûcher avec Jean Huss, Jérôme de Prague et Savonarola.

"Il est temps que vous cessiez d'être les parias des sociétés humaines, et qu'à cause de votre fidélité aux traditions et à la foi de vos pères, vous ne restiez plus pour les autres peuples un objet de moquerie et d'insultes.
"Le temps de l'expiation est passé, et vous entrez dans une ère nouvelle.

"Moi, Ronge, libre penseur, réformateur et nouveau Christ, procédant de Luther et le complétant, je vous appelle tous à moi, afin qu'entre vous, fils d'Israël et de Juda, les enfants de Luther et mes propres disciples, il soit fait une forte et sainte alliance que nous opposerons au papisme et qui en triomphera, car le mensonge et la superstition ne dureront pas toujours." Et beaucoup de luthériens et beaucoup d'isralites sont venus à Mayence et à ceux qui se sont faits ou dits ses apôtres.

Mais qu'est-il advenu ? Le rongisme, qui s'appelle orgueilleusement la *nouvelle église catholique*, et qui n'est, après tout, qu'une désolante négation, sous prétexte de vouloir réformer dans la réformation de Luther ce que le rationalisme ne peut comprendre ni absoudre, et dans les institutions hébraïques ce que l'histoire, l'expérience des temps et les progrès de la philosophie sociale rendent à tout jamais absurde, impossible et insupportable, trompe de cette manière protestants et isralites, et finit par dissoudre et décomposer les croyances de

ceux qui sont venus stupidement ou sympathiquement à lui.

M. Emile de Fenoillet s'exprime de la manière suivante sur la propagande du prêtre Ronge, qui du rôle d'anostat est descendu à celui de conspirateur politique :

"Avant mon arrivée en Allemagne, je regardais déjà l'avènement de Ronge comme un symptôme heureux pour le catholicisme, et depuis que je vois de plus près les choses, j'avoue que les faits me paraissent plus providentiels et plus favorables encore ; car le rationalisme de Ronge a porté des fruits, et malgré l'éloignement actuel du nouveau Luther, il y a des disciples qui ont recueilli sa parole et qui la prêchent hardiment dans toute l'Allemagne du Rhin, et notamment à Manheim, à Mayence, à Heildelberg et à Francfort.

"On m'avait dit qu'un célèbre rongiste, M. le docteur Héribert Rau, devait venir, le 24 août dernier, prêcher à Mayence la doctrine nouvelle, et j'ai vu le voir et l'entendre.

"M. Héribert Rau est un Allemand de bonnes manières, parlant facilement et élégamment sa langue ; l'assistance était nombreuse et le lieu de la réunion avait été admirablement choisi.

"A ce propos, je dois dire que le grand-duc de Hesse-Darmstadt ou soit l'administration municipale de Mayence qui procède en son nom, se montrent d'une exquise débonnairité pour la nouvelle doctrine, car les rongistes, autrement les nouveaux catholiques, comme ils s'appellent, disposaient ce jour-là, dans le palais électoral, de la magnifique salle de l'Académie qui porte à son plafond une belle peinture du fameux peintre Zick de Coblenz, représentant la déesse Junon dans l'Olympe.

"Pour rendre la cérémonie plus imposante, on avait fait quelques apprêts qui avaient au moins le mérite de l'originalité. C'était d'abord pour avant-scène un grand pupitre converti d'une riche tenture rouge, puis vous aperceviez au premier plan, sur une espèce de théâtre élevé tout exprès, une grande statue en terre cuite, gris-clair de couleur, figurant Jésus-Christ portant sur ses épaules la brenia retrouvée, qu'il embrasse avec amour de la main droite, en tenant de la main gauche la houlette du bon pasteur.

"Cette grande statue, recevant en plein soleil, je n'ai pu m'expliquer pourquoi, la lumière de quatre grands candélabres, était entourée par un parraillement de quatre énormes vases où fleurissaient poétiquement des grenadiers.

"Et puis, comme au dernier plan, se dressait par derrière la chaire du docteur rongiste, laquelle était encore dominée par la grande et vénérable image de Charles-Frédéric, archevêque de Mayence, condamnée, de cette manière par le grand-duc de Hesse-Darmstadt, à entendre tout ce qu'il allait plaire à l'illustre docteur de dire en faveur des libres penseurs de l'Allemagne et contre la dignité de Jésus-Christ.

"L'auditoire était serré, compact et bizarrement composé.
"D'abord, beaucoup de protestants, beaucoup de juifs, force vieilles femmes et jeunes enfants, et puis quelques curieux, qui venaient là, non dans l'espérance d'entendre la bonne nouvelle, mais afin de voir comment, dans cette vieille Allemagne, il se pouvait trouver tant d'oreilles complaisantes pour cette nouvelle fantaisie religieuse.

"O Allemagne ! Allemagne ! pourquoi vous laissez-vous aller ainsi à tous ces faux prophètes qui vous trompent en vous détournant de la véritable pensée de Dieu ? Vous avez eu déjà de terribles leçons, et que savez-vous s'il

↳ Voir à la 4me Page

LE MONTAGNARD

DEUX REPUBLIQUES.

OU LES

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

PROLOGUE.

(Suite.)

Puis, Henri sortit de la chambre de sa sœur, et alla rejoindre le Comte De Chavanne.....

Nous n'entrerons pas dans les détails de ce qui se passa encore entre Henri De Savornay et sa sœur ; lutte désespérée d'un cœur contre la cuirasse d'airain de ce sceptre qu'on appelle la société. N'est-ce pas toujours le même combat inégal contre la logique inflexible de la froide raison ?

Le marquis De Savornay avait été élevé à cette école inexorable de l'aristocratie d'alors, hautain et intraitable dans son orgueil, dans ses traditions, dans ses privilèges, mais

qui payait en toute occasion du plus pur de son sang cet orgueil et cette inexorabilité.

Jeanne De Savornay de son côté, était une de ces natures fiéles et tremblantes qui s'épuisent dans les larmes, s'enveloppent dans leurs propres douleurs, jusqu'au jour où elles deviennent énergiques et résolues par excès d'épuisement et de souffrance ; alors, comme cette force leur vient du cœur, foyer inextinguible, elles se s'arrêtent plus en chemin. Aussi, un soir, Jeanne s'était enfermée dans sa chambre, plus pâle, plus abattue que de coutume ; parfois cette pâleur faisait tout-à-coup place à une rougeur fébrile qui colorait les pommettes de ses joues. Son silence était agité, sa méditation inquiète ; des mots sans suite expiraient sur ses lèvres, semblables à des soupirs à moitié étouffés, et des sanglots sans larmes suffoquaient par instants sa poitrine.

Oh ! que le silence parfois contient de mystérieuses et poignantes douleurs ! Combien elle déchire les fibres les plus palpitantes du cœur, cette voix intime qui parle tout bas en nous ?...

Minuit venait de sonner lentement à la grande horloge de la tourelle ; le douzième coup s'était traité comme un gémissement plaintif à travers le silence de la nuit.

Jeanne, muette, immobile, écouta longtemps encore après que le bruit eût cessé. On eût dit qu'elle interrogeait la fièvre de son inquiétude ; le moindre bruit la faisait tressaillir comme un enfant égaré au fond d'une forêt.

Petit-Pierre ne peut tarder à venir.... murmura-t-elle bien bas. Oh ! j'ai peur !... j'ai peur !... mon Dieu ! si ce que je fais est mal, pardonnez-moi !...

Elle se tut, car il lui sembla entendre des pas dans le corridor qui précéderait ses appartements ; et, retenant son souffle, elle marcha sur la pointe des pieds jusqu'à sa chambre, contre laquelle elle resta appuyée quelques secondes, l'oreille collée contre la serrure :

Si... mon frère... avait quelque soupçon ?... s'il... était... éveillé ?...

Elle posa à la fois ses deux mains sur son cœur, car les battements en étaient si pressés qu'ils l'empêchaient d'écouter attentivement.

Il se passa peut-être deux ou trois minutes ; mais quand on tremble et que l'on attend, les minutes sont des heures interminables.

Enfin elle entendit au dehors quelque chose comme le grattement d'un ongle contre le bois extérieur de la porte.

C'est lui, fit Jeanne bien bas, en se relevant. Et elle ouvrit la porte.

Me voici, mademoiselle, dit Petit-Pierre en entrant à moitié.

Mlle De Savornay fut prise d'un tremblement subit, et elle serait infailliblement tombée, si elle ne s'était retenue à un meuble.

Allons, dit-elle, du courage.... partons.... Tiens, Petit-Pierre, prends cette cassette.... Oh ! mon père !... oh ! mon père !... murmura-t-elle une dernière fois en levant vers le ciel ses yeux dans lesquels coulaient de grosses larmes.

Vous pouvez éteindre la lumière, mademoiselle, j'ai ma lanterne.

Le brave jeune homme (car l'enfant du convent d'Orange était devenu presque homme) ajouta de cette voix pleine de dévouement qui fait tant de bien à entendre quand on souffre :

Ma bonne maîtresse, ne tremblez donc pas ainsi ; il y a une chose sûre ; c'est que ce que vous faites est bien, puisque vous le faites.

Jeanne l'eut embrassé, tant elle était reconnaissante de ce qu'il venait de dire.

Merci Petit-Pierre, répondit-elle avec attendrissement, Dieu l'entende !...

Et tous deux se mirent à marcher d'un pas étouffé le long du corridor. Ils descendirent ensuite par un petit escalier.

Bientôt ils eurent atteint la grille extérieure du château ; personne n'avait pu ni les voir ni les entendre.

La nuit était froide, mais calme et belle ; à peine si un vent léger agitait le feuillage des arbres, et l'on entendait au loin se répondre comme des échos vivants les cris plaintifs des oiseaux de nuit.

Trois ans s'étaient écoulés depuis les scènes que nous avons retracées.

Un jour, l'on annonça au marquis De Sa-

vernay qu'une personne désirait lui parler pour affaire secrète et particulière :

—Le nom de cette personne ? demanda Henri.

—Son nom, a-t-elle dit, est complètement inconnu à Monsieur le marquis, répondit la domestique.

—Pour une affaire secrète, répéta le marquis après un instant d'hésitation ; et son nom, dites-vous, m'est complètement... inconnu, N'importe, faites entrer.

Lorsque cet homme eut été introduit, il se lia Henri De Savornay sans affectation, et resta debout immobile et silencieux jusqu'à ce que celui-ci eut fait signe au valet de se retirer. Alors, parcourant d'un regard rapide la pièce dans laquelle il se trouvait, il s'assura que tous deux étaient seuls.

Monsieur le marquis De Savornay, dit-il ensuite d'une voix grave, je viens prononcer devant vous un nom qui, bien longtemps, vous a été cher, et qui est resté, j'en suis certain, gravé dans votre cœur.

—Lequel ? Monsieur.

—Celui de Jeanne De Savornay. Une expression subite de colère comprimée les traits du marquis, et une rougeur excessive colora son front :

—C'est un nom, répondit-il, d'une voix dure et hautaine, que je défends à qui que ce soit de prononcer devant moi.